

**QUATORZIEME SEANCE DU PREMIER TOUR DU CONCOURS DE
LA CONFERENCE DES AVOCATS DU BARREAU DE PARIS**

Rapport de M. César GHRENASSIA, Avocat à la Cour, Deuxième Secrétaire de la Conférence du Barreau de Paris.

Invité d'honneur : M. Francis SZPINER, Avocat à la Cour, Ancien Secrétaire de la Conférence du Barreau de Paris, Ancien Membre du Conseil de l'Ordre, Ecrivain.

Sujet 1 : Peut-on trahir ses gênes ?

Sujet 2 : Doit-on écouter la voix de son maître ?

Le cœur d'Elizabeth battait fort mais elle n'y laissait rien paraître.

Était-ce le recueillement suivant le travail accompli, le sérieux propre à ce genre de cérémonies ou le souvenir de ceux qui, à cet instant plus encore, lui manquaient ?

Elle recevait les honneurs et elle était seule.

Le père d'Elizabeth avait trente-six ans quand il succomba à ce que les médecins de l'époque appelèrent un complet ramollissement du cerveau.¹

Au même âge, son frère unique, Frédéric, quittait sa chaire de professeur à l'Université de Bâle et menait dix ans durant une vie d'ermite entre Nice et Turin.

Il ne restait que sa mère le jour où Elizabeth épousa le distingué Bernhard Förster.

Et aujourd'hui, la vieille dame n'est plus là. Elle l'a laissée seule pour recevoir la récompense de leur sacrifice.

Elizabeth écoute l'hommage de son maître.

Adolf Hitler fait l'éloge d'Elizabeth Förster Nietzsche.

Au moment d'inaugurer le Nietzsche Archiv, il évoque l'entreprise de son mari, la colonie de pure race aryenne qu'ils fondèrent ensemble au Paraguay et célèbre ce monument du Génie allemand.

Le génie d'un peuple : c'est-à-dire, ce qu'il a dans les gènes et qui préside à sa destinée, l'identité d'une Nation, une histoire forgée moins par le combat que par la victoire.

La volonté de puissance.

C'est sous ce titre que devant les vœux du Führer, Elizabeth a rassemblé, choisi, mis en ordre les derniers fragments de l'œuvre de Nietzsche.

Sans doute en cet instant, Elizabeth songe-t-elle aux dernières années de la vie de Frédéric, à ses derniers jours qu'il passa comme un oiseau mort presque dans ses bras, alité, catatonique, fou.

En écoutant le Führer exalter les vertus de la grande santé allemande, elle repense peut-être au délabrement de son frère aux derniers moments : une énorme moustache à moitié blanchie lui mangeait le visage et cachait la bave qui lui mouillait incontinent les lèvres. Alors, tendre et prévenante elle lui essuyait le menton --- comme sa mère avant elle avait dû veiller le bon pasteur Nietzsche.

¹ F. Nietzsche, *Ecce homo*, ou « *Comment on devient ce que l'on est* », traduction J.C Hémerly, Gallimard, coll. Idées : « *Mon père est mort à trente-six ans : il était délicat, aimable et morbide, comme un être qui ne pouvait faire que passer – plus un bienveillant rappel de la vie que la vie elle-même.* »

Mais comment aurait-elle pu ne pas songer aussi --- aux écrits qu'elle avait dû cacher ? A l'effroi qui avait dû la saisir quand, fouillant dans ses papiers, elle était tombée sur ces mots. Des mots écrits d'une main sûre. Des insultes. A son adresse :

*« Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur --- me croire une parenté avec cette canaille serait blasphémer ma nature divine. (...) Aucune force ne permet de se défendre contre cette venimeuse vermine ».*²

« Canaille » : celle qui l'aimait plus que tout ? « Vermine » : celle qu'on distingue ?

Elizabeth reçoit les honneurs et elle est seule.

Et dans cette bibliothèque comme ailleurs c'est la racaille qu'on applaudit.

En ce jour de fête, Elizabeth a trahi. En croyant élever le nom de son père et la race de ses maîtres, elle a trahi son frère.

A croire que la génétique est une science difficile à manipuler et dangereuse pour le patient comme pour le médecin. Mais comment ne pas être traître à la vérité quand on a le souci de la loi, de l'Histoire ou d'une partie ?

Elizabeth doit être à mille lieux d'imaginer ce qu'on pourrait lui reprocher.

Frédéric avait mené une existence solitaire et souterraine ; elle lui a donné un poids officiel. Son œuvre comme sa vie était vouée à la dispersion ; elle l'a sauvée.

Instinct ou amour, elle n'a fait que répondre à l'impulsion imprimée dans chacun de nos gènes : conserver et reproduire.

Elle a caché ses insultes, oui --- mais elle les a cachées comme les lettres témoignant du naufrage de son frère : ces lettres où il prévient le Pape de ne pas l'attendre, où il refuse à l'Empereur d'Allemagne l'honneur d'être son cocher, où il évoquerait le clapotis, petit, ce tout petit clapotis du monde.³

² F. Nietzsche, *Ecce homo*, ou « *Comment on devient ce que l'on est* », traduction J.C Hémary, Gallimard, coll. Idées : « *Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur --- me croire une parenté avec cette canaille serait blasphémer ma nature divine. La manière dont jusqu'à l'instant présent, ma mère et ma sœur me traitent m'inspire une indicible horreur : c'est une véritable machine infernale qui est à l'œuvre et cherche avec une infaillible sûreté le moment où l'on peut me blesser le plus cruellement – dans mes plus hauts moment car aucune force ne permet de se défendre contre cette venimeuse vermine* ».

³ F. Nietzsche, *Dernières lettres*, traduction C. Perret : Lettre à Meta Von Salis, le 3 janvier 1889 : « *Le monde est transfiguré, car Dieu est sur la terre. Ne voyez vous pas comme tous les cieux se réjouissent ? Je viens juste de prendre possession de ma propriété, je jette le pape en prison et je fais fusiller Wilhem, Bismarck et Stöcker. Signé : Le Crucifié* »

À l'âge où son père était mort, Frédéric fuya la fatalité de son sang et la médiocrité de son milieu. Il se dirigea toujours plus loin vers le Sud vivant en « voyageur » et en « ombre ». ⁴

Ses rares amis étaient de papier ; ils le considéraient comme un maître ; de sa retraite, il leur écrivait de se défier de lui comme de toute idole. ⁵

Un matin, un matin comme tant d'autres, Frédéric saute au cou d'un bourrin qui n'avance plus, malgré les coups de fouet de son maître qui lui martyrise l'échine. Il saute à son cou en pleurant ; il ne se relèvera plus.

On le monte dans sa chambre d'hôtel encombrée de vieilles lettres et d'œuvres inachevées.

Un seul de ses correspondants vient le trouver.

Il s'appelle Overbeck.

Il vient trouver son maître pour le porter à l'asile.

Et alors qu'il s'attend à une démonstration de haine, à une leçon, lui qui vient trahir son vieux maître et le priver de sa liberté --- Frédéric l'embrasse.

Il est heureux de le voir. Heureux comme un enfant débile ou une bête qui croirait sortir en promenade quand on la mène à l'abattoir.

Overbeck dira :

« ce héros de la liberté en était arrivé à ne même plus penser à la liberté » ⁶.

Le fou dont les mots ont aussi servi aux maîtres des camps – ne méritait-il pas d'être trahi lui qui n'avait pas su tenir parole ? Celui qui n'a pas su rester libre comment aurait-il pu enseigner la liberté ?

⁴ F. Nietzsche, *Ecce homo*, ou « *Comment on devient ce que l'on est* », traduction J.C Hémerly, Gallimard, coll. Idées, « *Pourquoi je suis si sage* ».

⁵ F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « *De la vertu qui donne* », traduction G. Bianquis, JC Hémerly : « *C'est mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple. Et pourquoi ne voulez-vous pas effeuiller les fleurs de ma couronne ? Vous me vénerez : mais qu'advient-il si un jour votre vénération penche ailleurs, ou s'écroule ? Prenez garde ! Une stature pourrait vous écraser !* »

⁶ Franz Overbeck, cité par F. Pajak in « *L'immense solitude avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, orphelins sous le ciel de Turin* » : « *Après coup, je continue à être hanté par l'idée que c'eût été un bien meilleur service d'amitié à rendre au malheureux de lui ôter la vie, plutôt que de le conduire à l'asile... C'en est fait de Nietzsche ! Et pour le savoir je n'ai même pas besoin de l'avis autorisé du médecin... Jugez en vous-même à ce détail : Nietzsche n'a même pas été capable de concevoir contre moi la haine à laquelle je m'étais résigné d'avance, pour l'avoir privé de sa liberté ; les derniers mots que j'ai entendus de lui, avant la fermeture des portières de son wagon, étaient une démonstration exaltée de son amitié pour moi. Ce héros de la liberté en est arrivé à ne même plus penser à la liberté héros de la liberté en était arrivé à ne même plus penser à la liberté »*

A mon tour, et comme n'importe quelle Elizabeth, je songe à ceux qui aujourd'hui manquent.

En ce lieu prestigieux, si prestigieux qu'il a vu le Palais littéraire et musical s'y réunir, dans cette salle impressionnante, si impressionnante qu'une ancienne Garde des Sceaux n'a pas osé y porter sa dernière robe, je songe à ceux qui aujourd'hui manquent et je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose d'eux passe aujourd'hui dans mon sang et dans ma voix.

Pères : vous suis-je resté fidèle ? L'ai jamais été ?

Comment ne pas trahir les siens quand on est fait d'autant de contradictions ? Comment ne pas être trahi par ses gènes quand on avance à découvert ?

Elizabeth est traître. Traître non parce qu'elle a brisé la parole de son frère mais parce qu'elle l'a reconstituée.

Ce qui dans son œuvre comme dans sa vie était épars, fragmentaire, énigmatique, elle l'a trahi - par bonne volonté.⁷

Et ce faisant, elle nous a trahi, elle a révélé ce qui en nous est esclave de tout temps : les raccourcis, les arrangements avec la vérité, l'âpreté au gain, la soif de reconnaissance. Persévérance, travail, dévouement. En un mot pourtant, tout ce qui fait le succès.

Overbeck est traître. Traître parce que le silence d'un fou l'a fait renier une vérité qui est en lui comme en chacun.

Quand il vient trouver son maître et s'aperçoit qu'il a perdu la raison il en vient à douter de lui.

Il voudrait approcher son oreille aux lèvres de Nietzsche et l'entendre dire à nouveau : « *il m'est odieux de suivre autant que de guider* »⁸ mais il n'entend rien, et trouvant dans son regard l'abandon complet de la liberté – il regrette de l'avoir laissé vivant.

⁷ F. Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, Avant-propos, traduction JC Hémerly : « *Engagé dans une cause si ardue et si exigeante, conserver une gaîté sereine tient du tour de force : et pourtant quoi de plus nécessaire que la gaîté ? Rien n'aboutit jamais si ne s'y mêle un grain de folle impertinence. C'est l'excès de force qui prouve la force. Une inversion de toutes les valeurs, ce point d'interrogation si noir, si inquiétant, qu'il projette son ombre sur celui qui le pose – une tâche si lourde de fatalité, voilà qui oblige à courir à chaque instant au soleil pour secouer le fardeau pesant, trop pesant de son sérieux. Pour cela tout moyen est bon, toute chance est une heureuse chance. En premier lieu, la guerre. La guerre a toujours été la ruse des esprits trop intériorisés, devenus trop profonds : dans la blessure même réside une vertu curative. Une maxime dont j'entends soustraire l'origine à la curiosité des érudits, est depuis longtemps ma devise favorite : *increscunt animi, virescit volnere virtus* » (i.e. : « *La blessure stimule et redonne courage* », citation attribuée à De Furius Antias)*

⁸ F. Nietzsche, *Le Gai savoir*, « *Le solitaire* », traduction P. Klossowski : « *Il m'est odieux de suivre autant que de guider. / Obéir ? Non, jamais, et jamais – gouverner ! / Qui n'est à soi-même terrible, à nul autre ne saurait inspirer la terreur : / Et seul qui l'inspire sait guider les autres. / Déjà il m'est odieux de me guider moi-même ! / Pareil aux animaux sylvestres et marins, / J'aime à me perdre un temps, / A m'accroupir, en quelque labyrinthe charmant, / Enfin, de loin, me rappeler peu à peu au logis - / Pour revenir à moi et moi-même – me séduire. »*

Ce qu'il n'a pas compris, c'est que son maître a déjà parlé. Ce qu'il n'a pas compris c'est que son maître ne parlait pas pour faire de lui un élève, un disciple, un enfant.

C'est que la parole n'appartient pas à celui qui la porte ; la parole n'appartient pas au maître ; et sans doute quelques prévenus pourraient-ils nous dire :

« Maître, je vous prête la voix que vous élevez ».

En tant qu'avocat, ma parole est libre mais ma voix ? N'est elle pas mêlée aux cris, aux plaintes, aux révoltes ? A ce qui en chacun de nous échappe à la génétique ? A ce qui en chacun de nous s'appelle liberté ?

Du fond des cachots, des geôles, des asiles. Par bribes, fragments, éclats de rire ou de larmes. Liberté.

Il serait plus commode pour la justice d'interrompre ce flot, de censurer cette part de folie, de retarder la visite du dépôt, de nettoyer les archives. Le pouvoir le réclame toujours et la racaille applaudit encore.

Il serait plus simple pour l'avocat de se rapporter aux exemples, d'arrêter son analyse à des cas pratiques, de plaider avec belle clarté et éducation.

Dans cette bibliothèque comme ailleurs, nous parlerons, nous ne pouvons pas nous en empêcher. Nous parlerons, mais qui écouterait notre voix ?